orgueil. Ils commencèrent par me rendre heureux; ils ne tardèrent pas à me rendre sage. La piété se ranima dans mon âme. Elle devint le mobile de mon ardeur au travail. Le format des amitiés intimes avec des enfants de mon âge, aussi purs et aussi heureux que moi. Les amitiés nous refaisaient, pour ainsi dire, une famille. Arrivé trop tard dans les dernières classes, puisque j'avais déjà passé douze ans, je marchai vite aux premières. En trois ans j'avais tout appris. Je revenais chaque année chargé de tous les premiers prix de ma classe. J'en avais du bonheur pour ma mère, je n'en avais un très-grand pour moi. Mes camarades et mes rivaux me pardonnaient tous nos succès, parce qu'ils semblaient naturels et que je ne les sentais pas moi-même. Il ne manquait à mon bonheur que ma mère et la liberté.

Jeudi, le Sultan a assisté au conseil des ministres, qui a eu lieu ce jour là à la Porte. La présence du Sultan à cette réunion, a fait penser à beaucoup de monde qu'il y aura été question de quelque affaire importante, en tenant compte de la gravité des circonstances actuelles.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, le Sultan s'est rendu avec sa suite ordinaire à la mosquée d'Azab-Aspda, pour y assister à la prière de midi. A l'issue du service religieux, S. M. I. s'est transportée à l'Arsenal où Elle est restée jusqu'à 4 heures de l'après-midi.

— Lundi passé, dans l'après-midi, S. A. le Grand-Vézir, Réchid pacha, s'est rendu au palais du Sultan et a eu l'honneur de travailler avec S. M. I.

— Le même jour, par le courrier de Vienne, sont parties les lettres qui accréditent M. Musurus en qualité de ministre plénipotentiaire de la Porte près la cour de Vienne, et celles par lesquelles le Sultan fait notifier l'empereur Joseph Ier de son avènement au trône.

— Avant-hier au soir, sir Stratford Canning, ambassadeur d'Angleterre, s'est rendu à l'hôtel de S. A. le Grand-Vézir, Réchid pacha, avec lequel il a eu une longue conférence.

— S. Exc. Suleyman pacha, ministre du commerce, a donné, vendredi 16 février, dans son hôtel de Constantinople, un grand dîner auquel étaient invités et ont assisté, LL. EExc. le ministre des affaires étrangères, Ali pacha; le président du grand conseil de justice, Rifa'at pacha; le ministre de la police, Mehmet pacha, et plusieurs hauts fonctionnaires de la Porte.

— Osman pacha, vice-amiral commandant en chef la division navale ottomane de l'Archipel, a été rappelé à Constantinople.

— Emin bey, capitaine de vaisseau, nommé en dernier lieu commandant en chef de la division navale ottomane de l'Archipel, a eu l'honneur d'être admis, vendredi passé, à présenter ses hommages au Sultan, durant cette visite que S. M. a faite à cet établissement.

— Le vaisseau *Péiki-Zefer*, qui était considéré comme ne pouvant plus servir, à cause de sa vétusté, vient de subir, dans toutes les parties intérieures et extérieures de sa coque, un rigoureux examen, à la suite duquel il a été reconnu qu'il pouvait longtemps encore tenir la mer, moyennant quelques réparations préalables. Des ordres ont en conséquence été donnés pour la remise à l'eau et l'armement de ce navire de haut bord.

— M. Guillois, drogman attaché au consulat-général de Smyrne et ci-devant gérant intérimaire du consulat de Fiumé à Mossoul, s'est embarqué, avec sa famille, sur le dernier paquebot français pour se rendre à son poste, après voir passé quelques jours à Constantinople.

— Les journaux français annoncent que M. Adolphe Barrot, consul-général à Alexandrie, est nommé ministre de France à Rio-Janeiro.

— C'est par mégarde qu'en rendant compte, dans l'avant-dernier numéro, d'un dîner arménien, prononcé à Scutari par M. Zorabian, nous avons confondu l'école qu'il y dirige avec le Collége (*Djémaran*). Ces deux institutions, voisines, sont distinctes. Celle de M. Zorabian porte le nom de Garabet, et l'autre plus considérable, est une fondation relevant du monastère de St-Jacques de Jérusalem. Le directeur en est M. Ohannès Tchamourdjian connu déjà par plusieurs ouvrages estimés et populaires dans sa nation. Principal rédacteur du journal l'*Haïazdan*, l'*Arménie*, pendant plus de deux années, et même son fondateur véritable, il a dû, au regret de ses lecteurs, se retirer de la rédaction, le 1er janvier dernier.

— Un des amis de la famille Schinas, nous prie de publier l'article suivant :

« Nous apprenons que par suite de la mort cruelle de Mme son épouse, M. le Postelnik Schinas, avec M. son fils, vient de s'embarquer à bord du *Tancrède* pour faire une tournée à Smyrne et à Athènes, afin de tâcher de calmer leur douleur et de changer d'air pour quelques semaines. — Nous étant associés à leur douleur, nous faisons des vœux sincères pour qu'ils retiennent consolés parmi nous. — Ils laissent un vide sensible dans notre société qui ne les oublie point et dont ils ont pitié les sympathies et mérité les justes regrets. »

— Le bateau à vapeur autrichien de Trieste, attendu le 9 du courant, n'est pas encore arrivé. On ne sait à quelle cause attribuer ce retard extraordinaire.

— Un commencement d'incendie a eu lieu dans le quartier de Gran-Djeïdem, vendredi dernier dans la journée.

— Dans la soirée de jeudi dernier, les voleurs se sont introduits dans une maison située aux Grands-Champs-des-Morts, près de l'école militaire et ont pu impunément et tout à leur aise enlever une malle contenant le trousseau de la demoiselle de la maison, avec quelques ustensiles de cuisine.

Avis a été donné de ce vol à la police locale qui est à la recherche des coupables.

Mardi prochain, à 3 heures de l'après-midi, sermon en italien à Saint-Antoine par le R. P. Francesco.

(Correspondances particulières.)

ROUMÉLIE. ANDRINOPLE, 16 *février*. — Depuis une dizaine de jours, la température s'était un peu radoucie, nonobstant un froid de 2 à 5 degrés, et les propriétaires de troupeaux, et autres éleveurs de bestiaux, reprenaient courage, se flattaient d'être arrivés au terme de leurs souffrances, lorsque dans la soirée du 12 du courant, la neige vint recouvrir de plus belle, et nous a valu, accompagnée d'un vent impétueux, trois jours d'un temps affreux. Il est incontestable que les propriétaires de bestiaux se trouvent au bout de leurs ressources; foin, paille et graines de toutes espèces ont été consommés, tandis que les animaux aient pu sortir un seul jour dehors pour paître, tout étant complétement gelé et la terre ayant acquis la dureté de la pierre. Aussi l'orge est-elle rare même à p. 12 1/2 la kilo; la paille est à des prix fous et tout qui peut en avoir en fait de quoi conserver, les gardent pour leurs propres besoins. Dans certaines localités, l'on donne volontiers un mouton pour un kilo d'orge; en un mot, c'est une véritable ruine pour les propriétaires qui voyent les troupeaux diminuer à vue d'œil.

Dans les villes voisines d'Ipsala et de Ilimontagne, dans Coumoudjina, il ne reste de nombreux troupeaux de moutons que des bergers nomades tout paître durant tout l'hiver, vu que l'herbe et les feuilles de certaines petits arbrisseaux offrent toujours une nourriture à ces troupeaux qui sont très bien abrités. Durant ce mois passé, les feuilles de toutes espèces ayant été complétement gelées par une pluie glaciale et la terre couverte d'un pied de neige, les pauvres moutons forcés de paître du broutement des feuilles, ont succombé en grande partie.

D'un autre côté, toutes les brebis qui mettent bas, sont exténuées par la faim, et n'ont pas suffisamment de lait pour leurs agneaux; on est alors forcé de les tuer, derniers pour tâcher de sauver les mères. Bref, c'est une désolation générale, car les pertes sont immenses.

Depuis une semaine, des affiches placardées devant tous les corps-de-garde et autres endroits publics, annoncent les prix auxquels doivent se vendre les divers articles d'approvisionnement pour la consommation de la ville; tout en reconnaissant la bonne intention et la sollicitude de MM. les membres du conseil siégeant au palais, qui ont ordonné ce tarif, qu'il me soit permis, de faire quelques observations dont tout le monde ici reconnaît la justesse.

Il me semble que dans cette fixation des prix, on aurait dû avoir égard à la saison rigoureuse dans laquelle nous nous trouvons, et qui a interrompu toute espèce d'arrivages de l'intérieur; l'ast lexriz de Philippopoli que les bakals sont forcés de payer 8 piastres 72/10 l'okes, doivent être revendus au même prix; d'après le tarif, le beurre, qui coûte en gros p. 6 30/40, doit être cédé au détail p. 6 22/40; le fromage caseyval coûte 4 1/2, il faut le donner à 3 14/40; le fromage blanc coûte 90/40, il faut le donner à 80/40 Enfin, presque tous les articles de première nécessité sont tarifés à moins de ce qu'ils coûtent, ou aux mêmes prix; cependant tous ces bakals ont des frais, rente de boutique, salaires des domestiques, contribution, etc. Dans cette position forcée, les bakals doivent renoncer à débiter les objets de première nécessité, ou bien, ils devront fermer boutique. Les réclamations des bakals n'ont pas été prises en considération jusqu'à ce jour.

MACÉDOINE. SALONIQUE, 14 *février*. — Le palais du gouvernement a été encombré, pendant les deux dernières semaines, de deux mille cinq cents moutagnards au moins, venus de la banlieue pour la conscription; les recrues désignées par le sort se sont élevées au nombre de 15 pour Salonique seulement. Ce grand concours est provenu, comme il est facile de le deviner, de ce que chaque père ou proche parent voulait accompagner le jeune homme insoumis pour s'assurer si le sort l'avait désigné, cette année, à entrer dans les rangs de l'armée, ou bien s'il continuerait à rester dans ses foyers. Quelques-uns, cependant sous la sage et juste direction du gouverneur-général, Sami-Bekir pacha et du conseil municipal, que « est opère le recrutement régulier dont il est question. L'ordre le plus parfait a présidé à cette opération. Le colonel Seïd bey et Moustapha bey, président en chef de l'armée de Roumélie, étaient près par Emin pacha de cette tâche, dont ils se sont acquittés à la satisfaction générale, ont pris, avant hier, congé du pacha de Salonique et sont partis hier pour continuer le recrutement à Démirhissar, Vodjy, Ghevgeli, Ferdar, Karaféria, Niaousta et Doïran. La levée dans cette partie de la Macédoine, ne montera pas à plus de 600 individus. On sait pourtant que dans les autres provinces de la Roumélie où la population est bien plus considérable, le contingent à fournir à l'armée est immensément grand. Les 117 individus restés à Salonique seront, dans deux ou trois jours, acheminés vers Monastir, point central de l'armée et résidence du général en chef, Emin pacha. Il y a plus d'un mois déjà que l'armée de Roumélie a été approvisionnée d'effets d'habillement, de provisions de guerre, de bouche, etc.

Par le pyroscaphe ottoman, venu avant-hier de Constantinople, est arrivé à Salonique le colonel Moustapha bey, membre du conseil militaire de réserve, présidé par le lieutenant-général Moustapha-Zarif pacha, et dont vous avez fait mention honorable dans votre feuille du 9 du courant. Le colonel, après avoir passé une nuit à Salonique, est parti en poste le lendemain matin pour aller porter à Osman pacha, gouverneur à Scodra, le *Menchour-Fermang*, (diplôme impérial en lettres d'or qui n'est donné qu'aux vézirs) et la décoration en brillans afférente à ce grade auquel ce pacha vient d'être élevé. Moustapha bey sera de retour ici dans un mois et se rendra sous retard à Constantinople où, probablement et vu ses longs et honorables services, il sera promu au grade de *Livra*.

On mande de Monastir que Chakyr éfendi, jusqu'ici *Mohassebédjy*, (lieutenant-général) de l'armée de Roumélie, partira dans une semaine, par la voie de Salonique, pour Constantinople, où un poste supérieur lui est, dit-on réservé. Le déplacement de Chakyr éfendi est une véritable perte pour l'armée et pour le général en chef lui-même, qui l'honorait plus qu'aucune partie ultérieure et savait apprécier ses rares talens et son dévouement pour le service. — Le nouveau *Mohassébédjy*, Zekhy éfendi, ci-devant secrétaire de Hafuz pacha à Janina, est déjà arrivé à son poste.

On sait que, par suite d'un *memorandum* adressé il y a quelque temps déjà par la S. Porte aux légations étrangères, tous les contrats pour bail de maison, magasin, boutiques, etc., devront être faits et inscrits par devant une autorité spéciale chargée de cette branche d'administration, qui percevra un droit de 2 1/2 0/0 sur le prix du loyer, et l'on sait aussi que toute contestation qui pourrait s'élever entre le loueur et le locataire qui n'auront point fait leur contrat par devant l'autorité énoncée, sera nulle de fait. — Le bureau spécial pour ces actes, vient d'être établi à Salonique et confié à la direction de Redjy Talb bey, avec le titre de mudir, ou directeur.

Cette année-ci, notre carnaval aurait été triste sans les soirées dansantes, que M. J. N. Abbot, donne tous les jeudis, à l'occasion de l'arrivée de Mlle Abbot sa fille qui vient d'arriver d'Europe, où elle a achevé son éducation. Les salons de M. Abbot sont magnifiquement meublés et les maîtres en font les honneurs avec une splendide et cordiale courtoisie.

Par surcroît de complaisance, M. Abbot donnera une soirée extraordinaire mardi prochain, dernier jour du carnaval, en l'honneur d'une famille fort recommandable et occupant une des premières places dans la société, qui fut empêchée d'assister aux soirées à cause d'une grave maladie subie par son chef maintenant en grande voie de convalescence. — La jeunesse de Salonique fait déjà des préparatifs pour donner, comme l'an passé, elle aussi, une belle fête, samedi prochain, dans une maison située au quartier-franc.

NOUVELLES D'EUROPE.

FRANCE.

Des troubles dont il n'est pas encore permis d'apprécier la gravité, ont eu lieu le 29 janvier à Paris.

Le *Sémaphore de Marseille* du 1er février, publie la dépêche télégraphique suivante :

« DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

« Paris, 30 janvier 1849, à 10 h. 1/4 du matin.

« *Le ministre de l'intérieur à M M. les préfets des départemens et aux préfets.*

« Un complot formé par des mineurs des sociétés secrètes, qui espéraient attirer dans leurs rangs quelques mécontents de la garde mobile, a été déjoué dans la journée d'hier. Les troupes ont occupé, en peu d'heures, les postes qui leur étaient assignés. La garde nationale s'est rendue en grand nombre et avec enthousiasme à l'appel qui lui était fait pour la défense.

« Pour copie conforme :

« Le préfet des Bouches-du-Rhône,

« FRANCIA. »

« Cette dépêche, interrompue hier par la nuit, l'a été également toute la journée d'aujourd'hui par les brouillards. Deux mots seulement ont pu parvenir : « De l'ordre. »

« Marseille, le 31 janvier 1849. »

Un complot s'est formé au sein de la garde mobile de Paris, à l'occasion de l'arrêté pris par le président de la République, qui réduit à 12 bataillons, les 25 bataillons de cette arme : informé de tout ce qui se passait, le général Changarnier prit ses mesures en conséquence et manda chez lui les officiers supérieurs de la garde mobile.

« Dès que les officiers supérieurs eurent été réunis, dit le *Siècle*, dans une courte allocution, le général en chef leur déclara qu'il venait d'apprendre, avec la plus grande surprise et avec la plus profonde douleur, que les officiers de la garde mobile cherchaient à entraîner les soldats, qu'un complot se préparait, que des permissions en grand nombre avaient été accordées, qu'on devait se réunir au carré Marigny pour se porter de là sur le palais de l'Elysée national et à l'Assemblée nationale.

« Le général ajouta que ce complot avait été ourdi à l'occasion de l'arrêté pris par le président de la république, qui réduisait à douze bataillons les vingt-cinq bataillons de la garde mobile; que cet arrêté avait été pris en vue de concilier les intérêts de l'armée et ceux de la garde mobile; qu'il était impossible de laisser des officiers en possession de grades supérieurs à ceux de leurs confrères de l'armée, et que le bon ordre et la justice exigeaient impérieusement qu'un corps ne fût pas jour d'une solde bien supérieure à celle des troupes de ligne; que certainement les hommes qui avaient voulu s'élever contre l'arrêté du président avaient été égarés, qu'il fallait que force restât à la loi, et que quatre officiers supérieurs, désignés comme les meneurs, allaient se rendre à l'Abbaye.

« M. Aladenize, l'un des officiers désignés, demanda alors la parole. M. Aladenize était pâle, défait, il avait les traits bouleversés. M. le général Changarnier l'engagea vivement à se recueillir et se rappeler surtout l'intérêt que le président de la république et son général lui portaient. Après deux minutes de réflexion, M. Aladenize, prenant la parole perdit toute mesure, oublia toute convenance, injuria, dit-on, le général, et menaça le président de la république lui-même.

« Sans se troubler, avec un calme parfait et une véritable dignité, le général prit le cordon de sonnette et ordonna que l'officier de service fût introduit. Il arriva immédiatement, suivi de vingt-cinq gendarmes. « Faites votre devoir, fit le général, et que M. Aladenize soit immédiatement conduit à l'Abbaye. »

« Les trois autres officiers demandèrent alors à s'expliquer, ils le firent en termes respectueux. « Je me fie à votre parole et à votre honneur, s'écria le général, ce que vous concerne, l'ordre donné par moi, qui n'était qu'une mesure disciplinaire; retournez à vos casernes et prêchez l'ordre et la soumission aux lois. Dans cette voie, vous serez toujours entouré de troupes dévouées, et que ceux que déplaceront les pays de la capitale ne les remplaceront pas. »

Le 27 janvier, la chambre a interrompu la discussion du projet de loi sur le conseil d'Etat pour entendre deux rapports, l'un de M. Grevy sur la proposition de M. Rateau, l'autre de M. Dezeimeris sur la proposition de M. Billault. La première de ces propositions a pour objet, comme on se le rappelle, de fixer au mois de mars prochain l'époque des élections générales et de la dissolution de l'Assemblée actuelle. La seconde demande qu'il soit procédé d'urgence par la Chambre à l'établissement du budget des recettes avant tout examen et toute fixation du budget des

---

Vernon qui se piquait de philosophie et de tolérance parfaite, avait pour objet de tout, tout, mais Polly était libre de ses actions, qu'elle n'avait pris aucun engagement envers moi et que ce n'était pas un crime, de la part d'une jolie fille, d'avoir un caprice pour un chevau-léger de la reine; je l'envoyais à tous les diables lui et sa philosophie; d'un bond je sautai par-dessus la haie, je traversai le jardin et je m'élançai tout essoufflé vers l'échelle; mais à peine en avais-je franchi quelques degrés qu'un officier, semblable en tout au portrait que m'avait dessiné Vernon, parut à la fenêtre de Polly, saisit l'échelle par ses deux extrémités, la fit glisser de gauche à droite le long du mur et la jeta à terre au grand dommage des espaliers et des jardinets de M. Harrison. J'avais été entraîné dans sa chute; quand je me relevai tout à fait suppointé et tout meurtri, j'aperçus à deux pas de moi Vernon, qui se tenait les côtes et qui faisait d'énormes efforts pour ne pas réveiller toute la maison par ses éclats de rire.

— Eh bien! me dit-il, lorsqu'il eut recouvré la parole, est-tu certain de ton fait, à présent?

— Misérable! murmurai-je avec rage en menaçant du poing une ombre qui s'agitait derrière les rideaux de la fenêtre; Ah pardieu! je punirai le faquin, dussé-je me battre successivement avec tous les chevau-légers de l'armée!

— Ne peux-tu pas le connaître ce matin même? demanda Vernon, en me montrant l'échelle qui gisait au milieu des plates-bandes. Est-ce qu'il ne n'est pas coupé la retraite?

— Tu as raison, m'écriai-je; il ne peut plus fuir de ce côté; veillons maintenant à ce qu'il ne s'échappe pas par la porte.

En achevant ces mots, je repris ma course, suivi de Vernon, à travers le jardin; nous fîmes le tour de la maison, et nous nous blottîmes en embuscade contre le mur, à quelques pas de la porte. Au bout de quelques instants, une fenêtre s'ouvrit au dessus de nos têtes et une grosse voix s'écria joyeusement :

— Que faites-vous donc ici à pareille heure, nos frères?

C'était la voix de M. Harrison.

Dans le premier moment de surprise, j'allais répondre quelque sottise, sans doute; Vernon m'invita au silence par un coup de coude dans les côtes, et se hâta de prendre la parole.

— Pardieu! papa Harrison, dit-il de sa voix la plus hypocrite, nous sommes fort aises de vous voir hors du lit; nous arrivons du camp tout exprès pour vous consulter.

— L'un de vous est-il donc malade? demanda la le quaker avec intérêt.

— Non pas, Dieu merci, reprit Vernon. Il ne s'agit pas de médecine, mais d'un point de controverse. Jusqu'en notre pays, Sénac m'a soutenu que la tunique d'Aaron était bordée d'un galon orangé; je prétends, moi, que ce galon était cramoisi, le quel de nous deux a raison, aimable docteur?

— Oh! oh! la question est fort grave, dit M. Harrison, je ne serais pas éloigné de croire que vous vous trompez tous deux. Il me semble bien qu'il n'y avait pas de galon cette tunique. Rétorquez, cependant, que je n'exprime qu'un doute; le plus sage est de consulter la loi et les prophètes. Attendez un moment, je vais vous ouvrir la porte et nous examinerons la question ensemble.

— Est-tu fou? dis-je à Vernon, lorsque le quaker eut disparu de la fenêtre; le moment est bien choisi pour l'amuser aux dépens de ce pauvre homme.

— Bah! dit Vernon en riant, l'important est de pénétrer dans la place.

En ce moment un paysan passait, sa bêche sur l'épaule, à quelques pas de la maison. Vernon courut à lui et lui mit un louis dans la main en lui disant quelques mots que je ne pus entendre. Le paysan s'éloigna, et Vernon vint me rejoindre. Comme je lui demandais quelques explications à ce sujet, M. Harrison vint la porte en nous faisant signe de le suivre. Lorsque nous fûmes entrés dans le parloir, il alla chercher sa Bible et nous dit en la posant avec precaution sur la table :

— J'aime à voir, jeunes gens, que vous consacrez les loisirs de votre exécrable métier à des discussions utiles et sérieuses. Je ne suis moins docteur philosopher au clair de la lune que de passer les nuits à brelander et à boire?

— Vous avez bien raison, papa Harrison, répondit Vernon du ton mielleux de Tartuffe, ce sont là des distractions diaboliques où l'on perd sans profit son argent, son ami et son âme. Aussi, avons-nous juré, Sénac et moi, de ne plus toucher une carte ni un gobelet. Quand nous nous connuyons, Sénac me raconte l'histoire de Jonas ou les aventures de Tobie, et au bout de quelques heures de cet exercice, nous sommes gais comme deux petits pinsons.

— Et qui le dira-vous? reprit M. Harrison; mais revenons à notre affaire. Il s'agissait, je crois, de la tunique d'Aaron; nous devons trouver cela dans l'Exode ou dans le Lévitique; pendant que je ferai cette recherche, Polly nous préparera le thé.

— Il est de bien bonne heure pour éveiller miss Polly, hasarda Vernon en me lançant un coup d'œil à la dérobée.

— Polly est toujours levée avec le soleil, dit le quaker.

Et en même temps, il appela Polly d'une voix retentissante. La jeune fille parut aussitôt, mais en nous apercevant elle pâlit et tomba immédiatement sur le seuil en promenant alternativement sur Vernon et sur moi des regards inquiets et pleins de trouble. Si j'avais eu encore quelques doutes, l'embarras de sa contenance eût suffi pour me convaincre de son crime.

— Mets la théière au feu, mon enfant, lui dit M. Harrison sans lever les yeux de dessus son livre qu'il feuilletait avec achèrnement.

— Oui, mon père, répondit Polly.

Et elle se dirigea lentement et comme à regret vers une pièce contiguë.

— Comme elle allait sortir du parloir, plusieurs coups retentissants se firent résonnerent sur la porte extérieure. Le vieillard releva vivement la tête et fit signe à Polly d'aller ouvrir.

— C'est mon homme! me dit Vernon à voix basse.

Un paysan entra; je reconnus en effet l'homme que Vernon avait accosté quelques pas de la maison.

— C'est vous, qui êtes le docteur Harrison? demanda-t-il en s'adressant au quaker.

— Je suis le docteur Harrison, répondit celui-ci. Que puis-je faire pour toi, mon frère?

— Une pauvre femme en mal d'enfant réclame vos services, reprit le paysan. Elle demeure loin d'ici. Il n'y a pas un moment à perdre.

— Je te suis, frère! s'écria l'excellent homme en prenant sa canne et son chapeau. Et vous, amis, nous dit-il en nous tendant la main, pardonnez-moi de vous quitter aussi brusquement; vous trouverez bien, d'ailleurs, sans moi, le renseignement que vous cherchiez, voyez l'Exode.... vocation d'Aaron.... chapitre XXVIII.

Dès que M. Harrison et le paysan furent sortis, Polly revint près de nous, mais elle resta debout et silencieuse, les yeux fixés sur le plancher. Je tenais les mains attachés au plafond. Quant à Vernon, il paraissait absorbé dans la contemplation du plafond noirci.

Cette situation était parfaitement ridicule. Je le comprenais et je cherchais vainement le moyen d'en sortir. Ce fut Polly qui me l'offrit en prenant la parole :

Est-ce que Vernon doit prononcer un sermon dès son arrivement? dit-elle. Ce serait plaisant, j'imagine, et curieux à entendre.

— Pourquoi donc, miss Polly? demandai-je; la morale d'un officier de dragons vaut bien celle de certaines dévotes.

Polly me regarda avec étonnement, comme si elle cherchait à comprendre l'intention sardonique de mes paroles.

— Qu'as-tu donc, ami? me dit-elle, ton sourire était plus gai et plus franc que cela hier.

— C'est qu'hier j'étais heureux, Polly; c'est qu'hier vous étiez pour moi la patrie, le ciel, l'univers; c'est que hier je vous aimais....

— Et tu ne n'aimes plus aujourd'hui?

— Vous aimer, perfide! Ah! je n'ai plus pour vous qu'indignation et mépris!

J'avais prononcé ces mots avec tant de violence que Polly épouvantée s'était instinctivement reculée de quelques pas. Elle était pâle, agitée, et deux grosses larmes roulaient sur ses paupières. Elle demeura quelques secondes ainsi, me tenant muet et immobile sous son regard plein de douceur et de tristesse. Puis elle se tourna lentement du côté de Vernon et lui dit d'une voix brisée :

— Que signifie cela, Vernon, et que veut dire Sénac? Tu te moques sans doute, puisque tu ne parais pas surpris de sa colère.

— Ma foi, miss Polly, dit Vernon en fermant bruyamment son livre, je vais tout vous dire sans périphrase; je commence par vous déclarer que, pour mon compte, je vous pardonne de tout mon cœur. Je ne suis pas aussi égoïste que Sénac, moi, et j'ai beaucoup d'indulgence pour les fredaines des jolies filles.

— Ah! mon Dieu! ils me font mourir tous les deux, s'écria Polly avec désespoir.

Pendant cette explication, je parcourais à grands pas toute la longueur du parloir en fouillant du mieux regards la porte qui conduisait à la chambre de Polly.

Vernon prit Polly par la main, la fit tourner de façon à la placer en face de moi, et dit en haussant les épaules :

— Ne voyez-vous pas que le pauvre garçon est jaloux?

— Jaloux! s'écria Polly en me regardant avec stupeur, et pourquoi est-il jaloux?

J'étais confondu de tant d'impudence :

— Polly, m'écriai-je avec autorité, votre religion vous interdit le mensonge comme un crime; vous vous êtes mise, la main sur cette Bible, qu'un homme soit entré cette nuit dans votre chambre!

Foudroyée par cette apostrophe solennelle, Polly promena un moment sur Vernon et sur moi des regards égarés, puis elle s'affaissa sur une chaise, la tête cachée entre ses mains.

— Vous avez bien tort, dit-elle avec force, est-il vrai que cette nuit un homme se soit introduit chez vous en escaladant la fenêtre?

Polly resta muette un moment, puis elle se leva avec dignité, me regarda en face, et dit ces mots d'une voix assurée :

— C'est vrai!

— Elle l'avoue! m'écriai-je, et elle ne meurt pas de honte! Ah! Polly, qui eût pu croire à tant de perversité et à tant d'hypocrisie!... vous, vous, Polly... un amant!...

— Un amant! dit Polly en frémissant de tout son corps. Ah! mon Dieu que s'imagine-t-il donc à présent?

— Au fait, dit Vernon en scandant sardoniquement chacune de ses paroles, un chevau-léger peut bien passer la nuit dans la chambre d'une jeune fille, sans pour cela...

— Pardieu! repris-je en coupant court aux réflexions de Vernon, c'est trop se jouer de moi. Le galant est ici, et je saurai de lui la vérité, je suppose.

En parlant ainsi, j'avais fait rapidement quelques pas vers la chambre de Polly; je la trouvai debout, appuyée contre la porte; elle était pâle, mais calme.

— Ami, me dit elle, tu veux faire une méchante action; par ton honneur, par le nom de ta mère, parce que tu as de plus cher et de plus sacré dans ce monde, n'essaie pas d'ouvrir cette porte.

— Retirez-vous, Polly m'écriai-je, les lèvres blanches de colère; je vous dis que je veux voir cet homme!

J'étendis le bras pour écarter Polly; au même instant, la porte s'ouvrit, et un jeune officier parut sur le seuil. A sa vue, Polly poussa un cri d'effroi et recula jusqu'à l'extrémité de la chambre. Pour moi j'étais resté immobile, cloué au sol.

— Mme de Briars! m'écriai-je.

— Mme de Briars : dit Vernon en se frottant les yeux! Ah! pardieu! ajouta-t-il en éclatant de rire; ce tour-ci vaut bien ceux de la chambre de poste et du clavecin.

Je regardai Polly; elle paraissait stupéfaite. On eût juré qu'elle ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Ah! Polly, lui dis-je tout honteux et un peu offensé de faire bonne contenance, je suis bien coupable, et vous m'avez joué comme un niais.

— *Oh! je le tuerai! je le tuerai!* dit Vernon en se tordant de rire; *mais le même ce méchant Chérubin!* Ils y sont, ils y sont tous, la violente Rosine, la malicieuse Suzanne et le terrible Almaviva!

— Polly ne sera pas moins généreuse que la douce contesse, dis-je en couvrant de baisers la main que m'avait tendue l'aimable fille.

— C'est vrai, ajouta Vernon, vous vous votre pays plus tard, dit la marquise en posant vivement entre moi et Polly. Laissons ces messieurs, mon enfant, et donnez moi une de vos robes; cet habit m'étrangle horriblement les épaules.

Et prenant Polly par la main, elle l'entraîna rapidement hors de la chambre.

Louis JÉRICIS, Paul LACROIX.

(La suite dans prochain numéro.)